

La vache, l'éleveur et l'investisseur. De la tradition à l'industrialisation: une reconfiguration des campagnes?

Séverine Lagneaux*

Université catholique de Louvain, UCL

Abstract: *On the field of the breeding, whether in Romania or Belgium, the actors are afraid of disappearing. An ethnographic immersion in the heart of three farms of origin and different types (traditional, conventional and industrial) makes it possible to apprehend these fears. In addition to the weight of a strong competition and heavy economic constraints, it is a form of being in the world. Indeed, if they share an activity of domestication, the stockbreeders do not make the same job: their descriptions are different and their relations to livestock are various. The content of breeder's job is not confined solely to the production. To produce consumer goods is not sufficient to produce meaning. Domestication appears rich of a reciprocity potentially threatened by the development of the cattle industry, where the animals, production units, are compared to a machine. To tend to make disappear the traditional or conventional farms, promote economic profitability is also to support the instrumentalisation of the animal whose impact will not relate only on the landscape of the campaigns but to our way human being.*

Mots-clé: élevage laitier; domestication; relations hommes-animaux; *gospodarie*; ethnographie.

Keywords: dairy breeding; domestication; relationships humans-animals; *gospodarie*; ethnography.

Cuvinte-cheie: creșterea animalelor pentru lapte; domesticire; relații oameni-animale; gospodărie; etnografie.

Introduction: boire la tasse?

Que se soit en Roumanie ou en Belgique, les éleveurs que j'ai pu rencontrer sur le terrain souscrivent à la prédiction de H. Mendras (1984), signant «la fin des paysans». Dans le contexte de la modernité insécurisée (Laurent, 2012), le village ne constitue pas un monde autarchique figé et exclusivement agricole. Il comporte un ensemble multiple et complexe de systèmes de production, de modes d'habiter et de processus d'identification. L'agriculture et l'élevage demeurent essentiels pour nourrir

la population, mais ne sont pas l'unique moyen économique, ni le seul cadre des références sociales et symboliques. En Roumanie, la myriade de *gospodarii* est amenée à disparaître au profit d'installations agricoles rentables (Mihăilescu, 2000a; Diminescu et al., 2004). En Belgique, le maintien d'une exploitation dépend souvent de sa capacité à s'étendre, en raison notamment de la fluctuation incontrôlable des prix des ressources produites. Face à ce changement, les réactions des exploitants varient. Les uns sont fatalistes, alarmistes: la disparition des exploitations dites

* Université catholique de Louvain, UCL, Belgique. E-mail: severine.lagneaux@uclouvain.be.

paysannes ou *conventionnelles*, est une perte. D'autres sont enchantés et estiment que c'est là un progrès nécessaire. D'autres encore se débattent pour (sur)vivre, et n'ont, comme seule perspective, que la débrouille dont la domestication animale fait partie: elle conditionne, au moins partiellement, leurs ressources financières et/ou vivrières. Si le terme «paysan» n'est plus adéquat pour caractériser la vie rurale, peut-on parler de «dé-paysannisation» ou de «post-paysannerie» (Bădescu, 2009; Kearney, 1996)? En dépit d'un discours au sein de la DG «agriculture» de l'UE, valorisant les circuits courts de distribution et, par là, la sauvegarde de petites exploitations¹, dans les faits, les éleveurs se sentent menacés par l'industrie agro-alimentaire et la formation des mégas fermes à l'Ouest, comme à l'Est². *Ce qu'il y a, c'est qu'on a l'impression qu'il faut toujours s'agrandir, s'agrandir, s'agrandir pour pouvoir résister à cela, au fait justement qu'on est pas payer de ce qu'on fait. Il y a une charge de travail qui est toujours plus grande³. On est comme les juifs en 40: on est en train de nous exterminer. Rien qu'en Belgique, je crois qu'on est 2500 (agriculteurs) en moins par an. (...) On ne sait plus définir un futur, c'est impossible. D'ailleurs, la moyenne d'âge en agriculture, elle est de 55-56 ans. Dans 15 ans, il n'y aura plus que des papys. (...) Dans 25 ans, en Belgique, des laitiers, il n'y en aura plus. Quelques-uns, des gros, mais même les gros ont du mal à tenir. (...) Ce qu'ils vont faire, c'est même plus un métier, c'est des usines⁴*. Bien que la comparaison à laquelle cet éleveur recourt soit peut-être politiquement incorrecte, sa force pointe la crainte de l'annihilation et ses répercussions sur le monde rural. Le visage des campagnes belges change. Qu'en est-il en Roumanie? Les pratiques d'élevage sont-elles aussi différentes que ce que prétend Joël? Comment ces éleveurs vivent-ils au quotidien? Que deviennent-ils?

Pour répondre à ces questions, plongeons dans trois élevages distincts. Ils diffèrent par la taille et par leur lieu d'implantation. Cette approche constitue l'entame d'une recherche comparative ayant pour objet l'analyse ethnographique des relations hommes-animaux⁵ dans les élevages laitiers bovins. Les données relatives à la Roumanie ont été récoltées entre 2002 et 2007 et ont été analysées dans le cadre de ma thèse de doctorat (Lagneaux, 2010). Une immersion de sept mois dans un village du Banat m'a permis de mener une étude approfondie de la vie en *gospodarie*, en période dite de «transition». La domestication animale en est un volet. Lors de ce terrain, j'ai également pu pénétrer un élevage laitier transylvain de 300 têtes de bétail. Le versant belge de l'étude a, quant à lui, débuté en 2010. Les données issues de cette phase exploratoire ont été principalement recueillies dans deux élevages laitiers wallons d'environ 80 vaches. Le choix de l'élevage laitier bovin repose sur la conjonction de diverses considérations, de registres différents. Tout d'abord, les manifestations d'octobre 2009: «larmes de lait» selon les titres de la presse et la suppression futures des quotas laitiers. Ensuite, l'industrialisation croissante mais inégale de cette filière, dont les produits sont interrogés par les cuisiniers et les gourmets, mais aussi, et pour d'autres raisons, par les nutritionnistes et les médecins (campagnes anti-lait). Enfin, un trait souvent ignoré, mais fondamental: l'élevage laitier impose une relation quasi permanente (au moins biquotidienne) de l'éleveur avec ses animaux, dans l'ordinaire des soins et de la traite, mais aussi dans des situations moins ordinaires, telles que maladie, vente, déclassement, ou destruction des troupeaux. Les lieux d'origine culturelle différente sont également des espaces variés de domestication qui vont me permettre d'explorer ce qu'est l'élevage, ce qu'il devient et les répercussions possibles des changements vécus par les éleveurs sur

les campagnes roumaine et belge. L'approche comparative a été privilégiée, car tant par la taille de l'exploitation que par son ancrage culturel, ces situations contrastées s'éclairent mutuellement, sans former une lecture binaire et manichéenne de la réalité quotidienne des éleveurs. Choisir des contextes culturels et des techniques différents permet de saisir leur influence sur la relation de domestication. Il s'agit donc de questionner le sens que les éleveurs donnent à la domestication selon ses diverses formes contemporaines et non de plaider pour une cause animale.

L'entrepreneur et ses unités

Le week-end des 29 et 30 juillet 2006 je me suis rendue dans un village proche d'Alba Iulia. J'ai pu y visiter la ferme de *Domn Miron*, un Roumain qui, selon les agriculteurs belges qui m'avaient invitée à cette excursion, avait réussi dans le secteur pharmaceutique et tentait maintenant l'expérience de l'investissement en agriculture. Miron ne se présente pas comme un éleveur, mais comme un businessman. Il expose ses diplômes, son parcours professionnel à l'étranger (USA). Il accueille ses clients sur son domaine: un hôtel-restaurant privé avec piscine, jeux nautiques et chalets. Il y négocie ses marchés. Les stabulations de son élevage laitier sont une visite presque touristique, attestant de la maîtrise technique et gestionnaire des 600 vaches réparties en deux sites dotés d'un robot de traite. La traite est dirigée par un ingénieur et les «soigneurs» sont au contact du troupeau: ils sont chargés du «bien-être» défini par les normes UE.

Pour présenter sa laiterie, le patron nous renvoie vers un de ses ingénieurs. Celui-ci nous expose les chiffres de production, de rendement, le type de régime, de race et de filiation génétique. Il nous parle de valeurs et de compétitivité, de marché. Ici, ainsi qu'il nous l'explique, les vaches sont appelées «unités». Chacune possède son numéro d'identification et son fichier

informatique permettant de déterminer la production de lait quotidienne durant ses cinq années de «rendement». Selon ces quotas, chaque *Prim'Holstein* reçoit une nourriture adaptée et ses «compléments».

La salle informatique de surveillance de la traite où nous nous trouvons a tout d'un croisement entre l'hôpital et le vaisseau spatial. Le lieu est aseptisé. Tout est blanc du sol au plafond, carrelé, éclairé par des néons à la lumière crue. De larges tables de «commandes» se dressent au pied d'une épaisse vitre permettant de visualiser les appareils traitant les «unités». À gauche, un accès vers l'immense cuve métallique récoltant le lait. Des tuyaux courent le long des parois. Pas un bruit en dehors du «clac» que provoque le contact entre une mouche et la lampe électrique à ultraviolet qui la grille.

Nous passons de l'autre côté de la vitre: au sol, des briques et une rigole centrale. Sur le côté, des boxes laissent voir les jarrets et les trayons des «unités». Des machines tentaculaires circulent dans la zone centrale et absorbent la substance produite. Ici l'odeur rappelle que l'animal vit.

Avant de pénétrer dans cette salle de traite, chaque bête emprunte un parcours qui la dirige depuis le pâturage ou la stabulation. Après avoir accompli son «devoir» de productrice, elle quitte les lieux en direction d'une mangeoire automatique où elle recevra son complément alimentaire déterminé selon son taux de production. Tour à tour, les bovins ruminent leurs protéines et minéraux. Ils regagnent ensuite le pré ou un vaste hangar où elles s'installent dans une logette à la paille fraîche et aux mangeoires remplies selon le régime le plus adapté, c'est-à-dire celui qui favorisera au maximum la lactation. Un va-et-vient de tracteurs amène depuis quatre silos le mélange de nourriture.

À l'extérieur, s'étend la «nurserie». Des centaines de cabanons de bois sont alignés les uns derrière les autres. Chacun est

occupé par un veau. Ils sont regroupés selon leur stade de développement, afin de rationaliser le travail. Ils ne sont pas nourris par leurs mères desquelles ils sont séparés quelques heures après la naissance, mais selon un programme de développement destiné à en faire des «unités de production de rentabilité optimale». Chaque animal a ainsi une durée de vie de près de cinq ans, en fonction de sa rentabilité définie par l'ordinateur. Une fois le lait tari, la bête est «usée» et «déclassée»: l'abattoir l'attend.

L'animal est ici une matière biologique à nourrir pour obtenir, pour avoir. Il est passif, il suit, il répond à un stimulus, il est dépourvu d'intentionnalité. L'animal est raisonné en termes de production quantitative, avec un seuil de qualité correspondant aux normes européennes. Le procédé de transformation importe plus que l'animal lui-même. Pourtant, les hommes parlent du bien-être de leurs productrices: un accès au pré, une couchette confortable, une nourriture adaptée, un équipement de douches rafraîchissantes en été et de brosses massant la croupe. Alors, camp de travail pour unités de production, ou cage dorée de nobles laitières? Traiter l'animal comme une unité de production n'en fait pas une machine au sens ontologique, mais un modèle de production qui mène à faire «comme s'il était une machine» dans la pratique (Larrère et Larrère, 2005, 2006). Les vaches sont une mécanique organique. Ce faisant, elles sont mises à distance des humains qui les fabriquent et les utilisent au maximum de leur potentiel: génétiquement sélectionnées, elles ne sont plus naturelles, mais entrent dans l'ordre de l'artificiel (Larrère, 2010). Les unités sont produites par l'homme qui peut dès lors en tirer parti comme il l'entend. Miron possède et maîtrise ses unités, mais ne s'en occupe pas. Il gère, fait des affaires avec son produit.

Des athlètes à l'image du fermier

François est installé depuis 8 ans. Il a repris l'élevage de son père et de son oncle et l'a doté d'un robot de traite. Ce métier, il l'a hérité et choisi: *Parce que j'aime ça. Parce que j'ai ça dans les tripes. Depuis tout petit, je m'intéresse fort à l'élevage laitier. Mon papa a fait de la classification au point de vue morphologique. Depuis déjà que j'étais en humanités (équivalent du lycée), je m'intéressais à cela: voir évoluer les troupeaux. Puis je voulais reprendre la ferme, mais, bon, on m'a obligé à faire des études, à avoir mon diplôme pour pouvoir reprendre la ferme. Et puis, il y a le côté nature aussi: depuis qu'on est gosse on court dans les vaches, dans les étables, enfin... On va sur les tracteurs, on s'en va à la campagne. On a grandi là dedans, on a baigné dedans depuis qu'on est petit*⁶. Selon François, l'intérêt de son travail réside dans la fabrique respectueuse d'animaux performants. *Le but c'est de faire toujours mieux avec ce que l'on a et tout en essayant de respecter les animaux. En fait, l'objectif est de produire au maximum, tout en respectant le bien-être animal et en utilisant au mieux les nouvelles techniques.* Il poursuit ainsi le minutieux travail de sélection génétique du troupeau créé par son père. *Et tout cela, c'est le fait de pouvoir créer quelque chose, le faire fonctionner, voir que cela fonctionne. C'est des objectifs, c'est stimulant. D'arriver à avoir des belles vaches, à, peut-être, aussi vendre cette génétique qui a poussé et d'arriver à produire une génétique qui va être reconnue en Belgique, en Europe et, peut-être, dans le monde, dans le futur.* Aussi, une vache est-elle considérée comme «belle» par sa morphologie: de belles pattes, une bonne taille, un système mammaire, une bonne production. La qualité de la vache est bien définie par sa capacité de production.

François possède le même matériel que Miron et parle également de fabrique. Cependant, il ne travaille pas avec des unités de production. Il n'est pas un entrepreneur. Il se dit fermier, paysan, ou, encore, travailleur de la terre. Si ce sont bien des vaches qu'il côtoie, leur valeur réside dans leur production. Elever, c'est fabriquer, mais c'est aussi côtoyer. Grâce au robot de traite, François et ses vaches ne sont plus soumis à la traite biquotidienne. Cependant, contrairement aux unités de production roumaines, les vaches du fermier belge ne s'ensauvent pas. Leur contact est renforcé: *je les connais beaucoup mieux parce que j'ai toutes les données sur elles. Je sais comment elles ont évolué. L'autre, la dernière fois quand elle avait eu un problème, tout le traitement est noté à l'ordinateur, tout est encodé, donc... Et puis je ne sais pas, c'est comme si je passais encore plus de temps aujourd'hui avec. Je passe moins de temps aujourd'hui avec mes vaches, mais je suis plus dans mes vaches tandis qu'avant, on était dans une salle de traite. Dans le fond, on voyait juste les pis et c'était tout, quoi. Aujourd'hui, je m'occupe mieux de mes vaches. Je donne plus de soin à mes vaches, je suis plus avec elles. C'est terrible parce qu'en rendant (visite) les vaches, les vaches ne courent pas. Elles ne s'affolent pas. Dans l'ancien système, elles étaient plus nerveuses. Ici elles sont toutes calmes, toutes douces et on vient et on fait une «doudouce» à nos vaches et «ça va?», on lui cause un coup et puis on va vers une autre.* L'éleveur parle de et à son troupeau. Il me parle de ses bêtes fragiles, mais aussi des meneuses qui sont plus facilement dénommées. Leur nom est souvent un trait dit de caractère: il est inspiré du comportement de la vache ou d'une particularité morphologique. *Au niveau rapport avec le bétail, je les connais mieux. Avant on savait que notre vache produisait autant de litre de lait par jour. Je voyais qui c'était. Maintenant je vais connaître la vache quartier par quartier. Pour chaque vache,*

j'ai la quantité de lait, la conductivité du lait de chaque quartier, j'ai la couleur du lait. Je peux voir si j'ai un quartier qui est en traite incomplète. J'ai plein de paramètres qui arrivent. Je les regarde tous les jours et je vois si les vaches sont bien.

Joël est installé depuis 23 ans. Il a dû reprendre l'exploitation héritée de son arrière grand-père, alors qu'il souhaitait devenir gendarme. Au départ, il travaillait avec son frère devenu boucher. Aujourd'hui, Joël est entré dans une coopérative laitière qui transforme le lait en berlingots, beurre et poudre de lait pour des grandes surfaces. Son élevage est intensif, sans être industriel. Joël possède 85 *Pies noires Holstein* qu'il traite matin et soir dans sa salle de traite. Les bêtes restent dans la stabulation, dans leurs logettes. Elles sortent en pré en été de midi à 16h. C'est un choix économique posé par l'éleveur qui, ne possédant pas assez de terre, ne peut offrir suffisamment de nourriture à ses bêtes qu'en intérieur. Outre le contact biquotidien de la traite et des soins, Joël «passe dans ses bêtes» deux ou trois fois par jour. *Cela permet de voir si une est en chaleur, voir s'il y en a une plus nerveuse et pouvoir dire si elle y va. Pour voir s'il n'y a pas de problème. On les laisse tranquilles. Une fois qu'elles ont mangé et qu'elles sont dans leur logette, je ne vais plus dedans pour ne pas les faire se relever. Une vache fait du lait couchée, donc...*

Bien faire les choses est également le slogan de cet éleveur wallon. Son métier? Outre les contraintes et difficultés économiques, la relation avec les animaux est un atout d'une profession aux tâches variées. Réparer, récolter, faire naître, soigner, produire ensemble, s'investir sont les maîtres mots de la description de son activité. L'indépendance, l'autonomie du professionnel sont des moteurs. Il n'est ni un «engraisseur» ni un «ouvrier». L'engraisseur ne développe pas le même contact avec l'animal. Son seul rôle serait

de le nourrir, alors que l'éleveur laitier soigne, fait naître, suit ses bêtes. Son travail serait plus technique. *Ce n'est pas la même relation avec l'animal. Engraisser, c'est le seul but, c'est grossier, c'est une bête qui reste dans son boxe. Le laitier est plus technique. Il y a l'accouchement, le suivi, l'insémination, les échographies. Ce n'est pas le même travail, c'est plus technique. Dans l'engraissement, on donne à manger et c'est tout. La vache, c'est différent: un vêlage, il y a toujours le stress. On pique s'il faut. On voit à l'œil si ça va aller ou si ça va être dur (...). Ces signes, on les apprend au fur et à mesure, à force d'en faire, pas dans les livres. De même, un ouvrier ne serait pas aussi qualifié que l'éleveur: il n'a pas le même regard et n'est pas aussi soigné. Moi j'ai un ouvrier. Je vois déjà bien, entre lui et moi, il y a déjà une différence. On n'a pas la même vision. La surveillance du troupeau, par exemple. Moi je les observe tous les jours, quasiment. Un ouvrier, il passe à côté et il ne voit rien: s'il y en a une qui boite, qui se blesse, une qui est en chaleur. C'est pas la même vision, parce qu'un ouvrier s'en fiche un peu. Il est payé pour ce qu'il doit faire, mais sans aller chercher la finition. Il n'est pas patron, il ne se sent pas concerné et ne cherche pas à voir tout. Ce n'est pas du tout le même. Il faut toujours quelqu'un pour le chapeauter et passer derrière, regarder. C'est l'œil du patron. Pour être un bon éleveur, le regard attentif qui permet de lire le comportement d'une bête, de savoir «au premier coup d'œil» si elle va bien doit s'accompagner d'un respect de l'animal. Ce respect favorise une relation avec la vache, mais il y a des limites. Une vache n'est pas un chien, n'est pas un animal de compagnie. Il ne faut pas tomber dans le trop sentimental, non plus: certains qui pleurent quand Margueritte s'en va ou des histoires ainsi. Il faut être bien avec, mais il y a une limite. Ce n'est pas un chat ou un chien. Ce sont des animaux de compagnie. On n'a pas la même affinité, ils*

donnent plus. Ce n'est pas le même. Ils montrent plus de marques amitieuses qu'une vache. Il y en a de temps en temps une qui se laisse caresser, mais bon ... Il y a des vaches qui jouent aussi. Elles aiment qu'on les caresse au cou mais après, il y a la tête qui part dans tous les sens et il faut faire attention au coup qui fait mal. Il y a un certain respect, mais c'est tout. L'attachement limité se conjugue avec la fonction productive du bétail et son usage, sans en faire un objet: la matière est vivante. L'animal est respecté et dit à sa place. Joël est aussi un patron, mais il est au contact de ses animaux de rente. Il est producteur de lait, mais sa production, il ne la fait pas seul. La part la plus importante de son occupation réside dans le soin à apporter aux vaches pour avoir une bonne production. Comme François, il va «dans» ses bêtes. Joël dénonce également les dérives et faux-semblants du bien-être animal ou des exactions animalitaires refusant, tout usage des «victimes» défendues via leurs «droits» brandis. Le bien-être? C'est pondu par des technocrates qui n'ont jamais rien vu de leur vie. C'est comme s'ils allaient nous apprendre notre métier. Pour demander le maximum à une vache, un poulet ou un mouton, il faut qu'il soit dans les meilleures conditions. Il faut, donc, un certain bien-être. La seule différence, c'est qu'ils mesurent ça avec des chiffres.

Joël qualifie sa relation à ses vaches d'échange et de coopération. Ses vaches sont des ouvrières et des athlètes: elles travaillent avec lui. Ils ont un échange: il les soignent et elles produisent. Pour être de bonnes productrices, elles sont poussées au maximum de leur capacité, ce qui implique une attention pointue de l'éleveur et de prodiguer les meilleurs soins. *Sans voir le numéro, à la tête je sais dire qui elle est, le numéro. Même au pis, je sais dire c'est qui. Je les connais une par une. À la limite, c'est comme si on reconnaissait des gens. À force de voir leur tête tous les*

jours, on les connaît. Ce ne sont pas des personnes. Je dis toujours que je vais traire mes copines. On pourrait dire qu'on fait partie d'une équipe même, à la limite. Pour moi ce sont mes ouvrières. Elles travaillent. Je pars toujours du principe qu'une vache, pour qu'elle me donne, il faut qu'elle reçoive. Alors je leur donne le meilleur et elles me donnent ce qu'elles ont de meilleur. Je leur donne ce qu'il y a de mieux point de vue nourriture et confort. Il faut qu'elles soient dans les meilleures conditions: de la bonne nourriture, de la bonne paille, un bon logement, de l'eau bien propre, des couloirs pas trop glissants, pas trop chaud ni trop froid. C'est comme une athlète. C'est le même. Il faut être aux petits soins: la pédicure quand c'est nécessaire, le vétérinaire quand il faut. Tout ce qu'il faut quand il faut et en échange, elles me donnent leur lait. Quand cela ne convient plus, on se sépare. L'éleveur domine, dirige une équipe dont vaches et éleveurs sont membres. Pragmatique, la relation entre l'homme et ses animaux de rente est aussi un apprentissage et une connaissance, un savoir, un savoir-faire qui permet d'être un bon éleveur, pas un ouvrier, et dont le reflet sera un bon troupeau. Si on commence à taper sur ses vaches, à les laisser dans le fumier, on ne va rien en tirer. On ne va rien gagner. Le bien-être c'est une débilité. C'est à l'envers de tout. C'est vrai qu'il y a certains cas, certaines fermes où je ne voudrais pas être un animal. Il suffit de les voir. On voit bien que le fermier manque de respect envers ses bêtes. Les couloirs sont mal nettoyés, la nourriture... Et puis, il y a la façon de réagir du fermier par rapport à ses bêtes. Il ne faut pas être comme Fernandel dans «La vache et le prisonnier», mais disons que le troupeau, il y a le caractère du fermier aussi. Si on a un troupeau sauvage, c'est que le fermier ne va jamais dedans ou est sauvage avec ses bêtes. Il faut s'habituer, comme la relation patron-ouvrier. Si les comportements des

animaux sont parfois interprétés en termes anthropomorphes: les vaches comprennent, jouent, sont sages, les analogies fonctionnent aussi en sens inverse: par un jeu de miroir, l'homme est compris en termes zoomorphes, il devient une bête⁷. Ces similitudes et différences permettent de tenir ensemble la distance et la proximité que conjugue la relation hybride éleveurs-vaches.

La production et l'usage du bétail, la mort des bêtes fait partie intégrante de la relation, mais ne la rend pas pour autant artificielle. L'homme n'en est pas le seul bénéficiaire dans la domestication. La séparation peut être difficile. *En général, je m'arrange toujours, c'est mon ouvrier qui charge les vaches avec le marchand. Je n'aime pas être là. Pour certaines, cela ne me fait rien, mais il y a des vaches, par exemple, depuis veau qu'on va dedans, elles viennent. Elles viennent près de moi et puis quand elles deviennent vaches, c'est la même chose. On irait au marché avec elle que ce serait la même chose: elles ne bougent pas. Ce sont des braves. Il ne leur manque que la parole, comme on dit. Celles-là, quand elles partent, c'est dur. C'est le plus dur du métier à la limite. Je choisis mes marchands parce qu'il y a des brutes. Même un veau, je ne supporte pas qu'on prenne un veau comme un ballot de paille. J'en ai viré beaucoup à cause de cela. Ce n'est pas parce que c'est un veau qu'il faut le traiter comme un chien. Une vache, c'est pareil. Il y a d'autres systèmes pour les faire monter quand elles ne veulent pas. Les vaches sont des productrices que l'on respecte. Ce sont des ouvrières qui ont une carrière. Ce sont des athlètes, toujours sur le fil: poussées au maximum de leur capacité, elle sont sensibles aux mammites, à l'acidose et autres problèmes. Celle qui commence bien sa carrière, elle dure 10 ou 11 ans. J'en ai vendu une ici de 11 ans. Celle qui montre une mauvaise qualité dès le départ, elles reste un an parce qu'elle ne produit pas*

assez ou qui a un sale caractère. Ça part. La décision prise de se séparer d'une bête engendre un changement de statut. D'un «qui»⁸, elle devient un «ça» dans l'esprit de l'éleveur. L'animal devient un produit qu'il sera d'autant plus facile de «réformer» que la responsabilité de son funeste destin lui est imputée: la bête ne se comporte pas bien. L'ouvrière ne satisfait pas les attentes du patron. Le double statut (personnalité attachante dans l'échange et mauvais ou nuisible lors du déclassement) autoriserait également un passage de l'identification à la consommation de son produit, par une mise à l'écart vers l'altérité, exutoire de la culpabilité et de son infériorité (Digard, 1990; Della Bernardina, 2006)⁹.

La réciprocité en gospodarie

Les vaches ramenées au bercail, les portes de fer refermées et Nicu reparti deviser avec Savu au bar voisin, Emilia me demande d'installer son tabouret pendant qu'elle va chercher le sceau. Comme chaque matin et chaque soir, la traite de ce mardi de printemps 2006 va débiter. Cette tâche est la plus contraignante: elle impose à Emilia de se lever vers 6h du matin et d'être présente 12 heures plus tard pour soulager le pis de ses bovins. Il ne pleut pas, la traite peut donc avoir lieu dans la cour. Le tabouret est posé là où les pis se trouvent. Il n'est pas plus haut que la mimollet. La peinture jaunâtre écaillée laisse deviner une sous-couche verte indiquant l'usure du temps et de l'usage. Emilia s'assied. Elle est recroquevillée sur elle-même, comme en position fœtale. Entre ses jambes, un sceau de plastique rouge rompt toute impression de remonter le temps en direction des «origines pastorales les plus authentiques». De son tablier fleuri, Emilia tire une loque. Des morceaux de tissus se trouvent un peu partout dans la maison, les étables et le jardin. Si elles ont toutes l'apparence de vieux chiffons qui traînent,

il n'en est rien. Chacune a sa fonction et leur usage se révèle dans des contextes précis. Trempée dans de l'eau tiède, celle-ci sert à nettoyer et essuyer le pis. J'ai appris lors de ma première séance de traite que ce geste est indispensable. Il empêche les saletés amassées au cours de la journée de ballade de «contaminer» le lait extrait. Il permet également d'éviter une mammite: une infection des trayons, organe particulièrement sensible, selon Emilia. Enfin, en continuité avec le geste suivant, il met la vache en condition. Un léger massage de son pis indique à Nicole ce qui se prépare. Ses trayons se gonflent de lait et Emilia peut entamer son travail. Travail ou science? J'ai beau avoir fait plusieurs tentatives, pas une goutte de lait n'a jailli des mouvements de mes mains sur un pis. C'est un juste équilibre entre force et douceur qu'il faut atteindre par un dosage savant entre la pression des doigts et la paume de la main. Une fois que le flux ralenti, la pensionnée égoutte le quartier et passe au suivant. Le sceau rouge rempli et déposé sur la table de la cuisine, Emilia revient avec un sceau de plastique bleu. C'est au tour de Suflețel. J'interroge la *gospodina* sur l'origine de ses vaches. *Quand nous avons eu Suflețel, cela nous a mis en émotion. Nous lui avons donc donné son nom. Nicole, sa fille, est née le jour anniversaire de Nicu. Elle porte donc son nom.* Le nom individualise l'animal. Les patronymes choisis par la famille d'Emilia indique un entremêlement entre la vie et la parenté des bovins et la vie de leurs éleveurs. Ce n'est pas un trait physique ou un comportement caractéristique de la vache qui la désigne, mais un sentiment vécu par la famille, un prénom humain associé à la famille. Des liens étroits sont tissés entre les acteurs de la relation. Dans la *gospodarie* investiguée, l'éleveur cohabite avec ses bêtes. C'est plus qu'un partenariat entre un patron et ses ouvrières. L'échange est décrit comme un partage. Un savoir-faire se combine à un savoir-être né

d'une fréquentation presque permanente des animaux de la *gospodarie*. Connaissances et pratiques forment un «sens des bêtes» décrit comme «naturel» et propre à la vie rurale roumaine. Bibiana, une autre *gospodina*, souligne que plus qu'une propriété, il s'agit d'un attachement. *J'ai grandi comme cela. La terre me plaît, les animaux me plaisent. Je n'y renoncerais pas. Il se peut que maintenant, je n'ai plus de terre parce que financièrement je ne peux plus. Mais il y a le jardin qui est à côté de la maison. C'est une question personnelle, de sentir la terre quand on laboure. Pour moi, c'est quelque chose, je ne sais pas quoi, mais c'est quelque chose auquel on ne peut renoncer. Si j'avais beaucoup d'argent, je rénoverais mieux la maison, le mobilier ou autre chose mais pas les animaux. En principe celui qui est né et à grandi au village n'y renoncera pas aussi facilement un jour. Les animaux et la terre sont aussi un plaisir. C'est un plaisir de voir les poules dans la cour, de les voir soignées, de savoir que les tomates, les pommes de terre sont de toi. C'est un plaisir d'arriver au point final. Tes produits apportent du bonheur. Et jamais, je n'ai regretté l'investissement. Le plaisir que tout soit à toi et de ne pas l'avoir acheté, de l'avoir fait de ton travail, il se peut que tu paies autre chose, dis-je. C'est un lien d'âme. Exactement comme un lien que tu crois exister entre toi et une force supranaturelle, entre toi et Dieu. Une sorte de croyance que je sens comme cela vis-à-vis de la terre, des animaux. La terre et les animaux ont besoin d'être soignés. Nous nous engageons à quelque chose. C'est bien plus qu'un hobby. La hiérarchie entre les hommes et leurs bêtes demeure, mais sous une forme différente de celle que l'on retrouve dans les fermes belges. Emilia dit avoir une relation avec Sufletel et Nicole: ses vaches sont dotées de qualités sociales. Elles lui obéissent, l'écoutent, la comprennent. Elles sont alors de «bonnes vaches». Elles peuvent aussi être têtues et difficiles*

et fâcher Emilia. Les vaches s'apparentent à des enfants que l'on éduque, en même temps qu'elles sont des pourvoyeuses du lait que l'on consomme à la maison et que l'on vend aux voisins. Le contact des bêtes transforme les éleveurs du village roumain. C'est une façon d'être ensemble. À l'instar du don maussien (Mauss, 1950), il s'agit d'un échange à la fois libre et contraint. Il faut prendre soin de ses animaux: c'est un devoir moral, une contrepartie, sans nier son aspect économique utilitaire – sans soin, pas de produit. Cette obligation s'accompagne également de liberté. La relation peut être qualifiée «d'asociale sociabilité» (Vialles, 2004): c'est une socialité, car la relation est réelle et elle est «asociale» car libérée des normes et contraintes sociales humaines. À peu de choses près – mais suffisantes pour les distinguer tout de même –, dans la *gospodarie* d'Emilia ou de Bibiana, «on parle (presque) le bovin» comme les Nuers d'Evans-Pritchard (1968)¹⁰.

Comme les éleveurs belges, ces villageois roumains parlent de l'amour de leurs animaux, de leur attachement au rythme quotidien des soins, à l'observation de cette faune. Par exemple, Gheorghe, paysan et vacher dans une petite exploitation laitière débutante d'un Belge en Roumanie dit: *J'étais tractoriste. Je n'ai jamais travaillé avec les vaches. Maintenant, j'élève les vaches* (d'un Belge). *À la maison, j'ai un cheval, des vaches et j'aime tenir mes bêtes comme ma famille, mais peut-être n'est-ce pas une bonne comparaison. Mais j'y tiens et je fais tout ce que je dois. Mes parents ont toujours eu des vaches. Quand j'étais enfant, nous y allions aussi. Nous aidions. Nous n'avons pas perdu ce système avec les vaches. Fini, cela ne me plaît plus les vaches comme faisaient mon père et ma mère, les bouses et tout le reste. Cela me plaît l'odeur des bouses, le bon lait, mais si on le fait avec un minimum d'amour. Si on fait du bon travail*¹¹. Ce bon travail, il l'apprend avec le Belge: prendre soin des vaches, changer la litière, leur parler. Ceci serait différent des

méthodes communistes où n'étant pas propriétaires, les ouvriers ne soignaient pas les bêtes de façon attentive. Par contre, la proximité et le respect de l'animal sont rapprochés des pratiques anciennes des paysans roumains antérieures au communisme. La différence des pratiques et de leur sens réside, principalement, dans le nombre de bêtes, dans la technique qui permet plus d'hygiène et la rentabilité de la production non plus destinée à la consommation familiale, mais au marché. Le lien à la paysannerie est idéalisé comme exemple de proximité de la nature, mais ne constitue pas un retour en arrière. La nostalgie et le poids moral du modèle paysan se combine avec l'adaptation aux techniques modernes, permettant ainsi aux héritiers du paysan roumain (Lagneaux, 2010) de distinguer leurs actes des élevages industriels associés à l'UE.

Bien que le visage de la *gospodarie* se soit modifié au fil des décennies et régimes que connut la Roumanie (Stahl, 1969; Kideckel, 1993; Mihăilescu et Nicolau, 1995; Mihăilescu, 2000b; Lagneaux, 2010), Emilia en parle comme d'un héritage: sa vie est qualifiée de traditionnelle. Cultiver et domestiquer sont non seulement un moyen de vivre, une économie domestique, mais ces tâches s'inscrivent également dans un système de valeur. La *gospodarie* rythme les journées, occupe les pensées et les conversations, tout comme elle guide les gestes et les pratiques. Elle est un élément essentiel du statut localement reconnu. Elle fonctionne comme un critère de moralité déterminant la réputation à l'intérieur de la communauté villageoise. Dans sa double dimension, matérielle et idéale, la *gospodarie* apparaît, à la fois, comme un *topos*: un lieu situé dans le dispositif complexe de reproduction sociale des familles, et comme un *ethos*: un système de valeurs décrivant un idéal-type qui conjugue l'autonomie et un idéal de moralité, d'honneur et de noblesse. La *gospodarie* est, donc, à la fois un mode

d'être au monde et un ordre du monde, une organisation sociale et économique de base régie jusqu'à son agencement spatial le plus matériel. Elle est, à la fois, un «matériau précontraint», hérité, et un laboratoire du présent et de l'avenir en permanente transformation. Cette réactivité au contexte rend l'institution durable, en même temps que ses représentations sont instrumentalisées dans la construction identitaire locale.

Conclusion: rumination autour d'une déliaison

Chaque personne rencontrée en élevage laitier soutient le bien-être de ses bêtes: liberté de mouvement en prairie non clôturée ou dans l'enceinte de la stabulation; litière de paille, propreté et contact avec les soigneurs ou l'éleveur lui-même. Cependant, la perception du soi des éleveurs semble dépendre du type de production, du système domesticoire et du statut donné à l'animal. La domestication manifeste un besoin de dominer la nature, de la comprendre, mais aussi d'en tirer parti, sinon profit. Besoin narcissique de se sentir un être humain et non un bétail, de se sentir supérieur à ces vaches, besoin de compagnie, besoin de se racheter des traitements subis par les animaux de rente bon à manger, la domestication est aussi échange. Il est limité dans l'élevage de Miron où l'unité est un instrument robotisé, est assimilée au produit d'un pis. Les éleveurs belges parlent d'une relation de type: donner des soins, recevoir un produit. C'est un «contrat domestique» (Larrère, 2005, 2006). Les héritiers du paysan roumain nouent également des liens à leurs quelques bêtes, mais ils se rapprochent bien plus d'une communauté hybride (Lestel, 2007). Culturelles, les relations avec les animaux le sont non seulement selon leur implantation géographique, mais aussi selon les formes d'élevage trans-

pendant les frontières. Élever, c'est conjuguer caresse et sang, don de vie et sentence de mort. En s'investissant dans la domestication émotionnellement, techniquement, socialement, économiquement, les hommes se dévoilent. Les vaches sont le révélateur de leurs éleveurs. Un jeu de miroir permet aux hommes de se découvrir dans le reflet que les animaux leur renvoient.

Les conditions de vie des éleveurs et de leurs animaux ont évolué au fil de l'augmentation du rendement et de la productivité du travail, du développement des connaissances scientifiques et des changements dans les représentations. Les organisations sociales et les formes variées de domestication des animaux co-évoluent. Le statut animal dans la *gospodarie* roumaine relève bien plus de la personne que de la chose ou de l'unité de production peuplant les exploitations agro-industrielles. Dès lors, une distinction s'établit par les relations des éleveurs à leurs vaches, par leur traitement, leurs usages et les représentations qui en sont faites dans l'univers agricole et dans le sens commun. Reconnu comme être vivant, l'animal peut être respecté. Une forme d'échange s'établit entre l'éleveur et le bovidé: la captation du produit et de la vie animales contre l'offre de soins attentifs engendre non seulement une richesse matérielle mais aussi identitaire. À l'inverse, dans l'élevage industriel, l'éleveur est un maillon d'une chaîne du système «vache laitière», de la «filière», un médiateur entre l'animal et le consommateur. Selon A. Micoud (2003), la domestication n'est plus d'application dans les «élevages» industriels devenus de «simples» entités de rendement, des unités de production confinées, des êtres vivants réifiés, technicisés. Pour J-P. Digard (1988), produire des animaux et produire de la domestication divergent dans deux directions: le confinement et la taille des élevages industriels isole l'animal de l'homme et nuit à la productivité recherchée; un excès d'*imprinting* par l'homme

rend également inapte l'animal à la production.

S'il me reste à investiguer le quotidien d'un élevage dans une méga ferme¹², des différences fortes apparaissent déjà dans les données recueillies sur les relations éleveurs-animaux. Les orientations industrielles des productions animales mènent à une rupture du lien avec les animaux de rente. Alors que l'élevage est une construction historique d'un rapport étroit, où co-évoluent hommes et bêtes ensemble, mais pas nécessairement de façon identique, la machinisation zootechnicienne met un terme à cette communauté. Dans les élevages dits conventionnels ou paysans, la domestication est une fabrique identitaire de l'éleveur avec sa vache et des humains avec les animaux. Les bêtes font partie de l'équation. Elles sont une altérité constituante qui permet aux éleveurs de se dire dans la multiplicité des processus de construction identitaire. L'élevage ne s'avère pas seulement être une question de rendement, de profit, de productivité et de marché. C'est une relation que l'on oublie en industrie. À la fabrique du sujet, la domestication fera-t-elle place aux seules concentration, intensification, standardisation, spécialisation et rationalisation industrielles?

La relation aux animaux est fondatrice du travail d'éleveur. Sortant de sa conception comme simple exécutant, l'animal n'est ni un objet (unité), ni un jouet, ni une personne, mais une présence, l'acteur d'un lien à privilégier: vaches et éleveurs sont membres d'une communauté hybride qui se construit sur un partage de sens (Lestel, 2007). Hommes et bêtes partagent un intérêt dans la domestication: le soin que lui procure son éleveur n'est pas anodin pour l'animal de rente. Ce n'est pas non plus une action purement utile. C'est le cœur de l'activité d'Emilia et une réciprocité partagée. C'est un retour dans un échange pour Joël et François. C'est au mieux un aléa pour Miron, une contrainte

pour quelques ouvriers qui transforment la relation d'un échange en captation univoque et à moindre coût. L'essentiel est le produit prélevé dans sa quantité maximale. Ces hommes ne sont pas à la hauteur des animaux, comme l'écrivait J. Porcher (Porcher, 2011). L'éleveur n'est pas un simple producteur et son produit n'est pas banal. Le contenu du métier d'éleveur ne se cantonne pas à la seule production. Produire des biens de consommation ne suffit pas à produire du sens. La domestication des hommes et des animaux est mutuelle. L'homme ne sort pas indemne de ce processus qui n'est pas seulement utile et signe de pouvoir. Tendre à faire disparaître la *gospodarie* au profit du développement de fermes industrielles, favoriser la rentabilité économique c'est également favoriser l'instrumentalisation de l'animal conçu comme une machine. Avec la fin de l'élevage au sein des *gospodarii*, c'est une façon de vivre ensemble avec les bêtes qui risque de s'éteindre. Outre les répercussions d'ordre écologique et esthétique sur le paysage roumain et déjà dénoncée pour les paysages à l'Ouest, le développement d'une agriculture dite performante et rentable, d'une agriculture dont les seules perspectives sont économiques, c'est s'inscrire dans un monde où l'échange, l'interconnaissance des relations interspécifiques aura perdu son sens. Certes l'élevage est une activité économique soumise à de fortes contraintes concurrentielles, comme le rappellent Joël et François, mais ils n'en oublient pas la relation à leur bétail. Qu'en sera-t-il en Roumanie? L'avenir de la *gospodarie* est-il dans le rustique (Mihăilescu, 2011)?

L'ouvrier est-il, à nouveau, l'avenir de l'éleveur? La séparation du sujet humain et de l'objet animal prévaudra-t-elle sur le lien ancestral construit dans et par la domestication? La campagne roumaine sera-t-elle seulement ludique ou utile? Continuité et changement se combinent dans les élevages investigués qui dévoilent des façons différentes d'être aujourd'hui éleveur. Il reste à espérer, peut-être de façon naïve et utopique, que sa plasticité permettra à la *gospodarie* de préserver son être au monde bricolé et sa richesse propre, comme elle le fit antérieurement¹³. Le mode de vie en *gospodarie* recèle des potentialités propres. A la fois refuge face à la crise, arme de revendication face à l'imposition d'un modèle hégémonique du développement rural, elle est aussi un métronome rythmant le quotidien et une boussole guidant les pratiques combinant rupture et permanence (Lagneaux, 2010). Elle n'est pas une stagnation, un héritage pur du passé tel que conçu dans les représentations véhiculées par un nationalisme exacerbé ou dans un mouvement de patrimonialisation folklorisante. Il ne s'agit pas de sauver ou de réinventer une culture «paysanne», mais bien de la reconnaître et de la promouvoir. Le «paysan» sans cesse s'adapte au contexte. Sa fin perdure. Ni innovation, ni permanence, mais réponse à un manque d'alternatives locales tout autant qu'être au monde dont il serait dangereux de faire seulement l'apologie comme d'en dresser uniquement la condamnation; deux attitudes revenant à encourager le laisser-faire des politiques libérales. Beau défi théorique et pratique en perspective!

Notes

¹ Lors de déclarations récentes, le commissaire européen à l'agriculture propose de réformer la PAC à l'horizon 2020, en axant le premier pilier (soutenant

les prix et marchés agricoles) sur l'écologie de façon plus équitable. Le second pilier (développement rural) s'oriente vers la compétitivité et l'innovation, les

changements climatiques et l'environnement. Dans ce cadre, les aides seraient canalisées vers *les seuls agriculteurs actifs et de rémunérer les services collectifs qu'ils fournissent à la société* (COM(2010) 672/5). Les filières courtes et durables seraient à favoriser.

² Par exemple, Danone en partenariat avec DN Agrar Group est le plus grand producteur de lait en Roumanie, avec une ferme de 1 100 vaches de race Holstein. En France, le développement d'une ferme de 300 vaches vers une ferme de 1 000 vaches est en projet dans la Somme. Elle regrouperait en société plusieurs agriculteurs et un promoteur en bâtiments et travaux publics (BTP).

³ François, éleveur wallon, Brabant wallon, 35 ans, 10/02/2011.

⁴ Joël, éleveur wallon, Hainaut, 45 ans, 27/03/2012.

⁵ Examiner les interactions entre hommes et bêtes est une approche déjà défendue par Haudricourt et Dibie (1988), Haudricourt (1962) ayant eu l'intuition que les rapports des hommes aux animaux ne sont pas sans homologie avec les rapports politiques hommes-hommes dans un même ensemble culturel.

⁶ Cet extrait et les suivants sont tirés d'un entretien avec François, éleveur wallon, Brabant wallon, 35 ans, 10/02/2011.

⁷ Ces comparaisons visent plus souvent à juger l'action humaine qu'à éclairer le comportement animal (Leach, 1980; Vialles, 2004).

⁸ Le statut de l'animal en tant qu'individu et éventuellement sujet en dépit des réserves de J.-P. Digard sur ce point, tout en tenant compte des approches développées par F. Ost (1995) et J. Porcher (2002; 2011) sera analysé dans la suite de la recherche entamée.

⁹ Cette variation du statut de l'animal «anthropomorphisé» et «(ré)-animalisé» dans les différents stades de l'élevage est à interroger, tout autant que sa «désanimalisation» lors de la production, de la transformation en substance comestible (Vialles, 1987; Mechin, 1992; Rémy, 2009).

¹⁰ Cette comparaison devra être approfondie ultérieurement.

¹¹ Gheorghe, vacher, 43 ans, août 2006.

Aujourd'hui décédé.

¹² Cette investigation est prévue en France comme en Roumanie, en fonction des financements qui seront ou non octroyés à cette recherche.

¹³ La campagne roumaine a fait face aux politiques successives de nettoyage d'un espace rural à faire «progresser» tout étant folklorisé, patrimonialisé (Bărbulescu et Popovici, 2005).

Références

- Bădescu, I., Cucu Oancea, O. et Șișeștean, G. (2009) *Tratat de sociologie rurală*. București: Mica Valahie.
- Bărbulescu, C. et Popovici, V. (2005) *Modernizarea lumii rurale din România în a doua jumătate a secolului al XIX-lea și la începutul secolului al XX-lea. Contribuții*. Cluj-Napoca: Accent.
- Dalla Bernardina, S. (2006) *L'Éloquence des bêtes: quand l'homme parle des animaux*. Paris: Métailié.
- Digard, J.-P. (1988) Jalons pour une anthropologie de la domestication animale. *L'homme*, 28, 108, 27-58.
- Digard, J.-P. (1990) *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*. Paris: Fayard.
- Diminescu, D., Dumitru, M. și Lazea, V. (2004) *Dezvoltare rurală și reforma agriculturii românești*. Bucarest: CEROPE.
- Evans-Pritchard, E. (1968) *Les Nuer: description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote*. Paris: Gallimard.
- Haudricourt, A. G. (1962) Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui. *L'Homme*, 2, 1, 40-50.
- Haudricourt, A. G. et Dibie, P. (1988) Que savons-nous des animaux domestiques? *L'Homme*, 28, 108, 72-83.
- Kearney, M. (1996) *Reconceptualizing the peasantry. Anthropology in global perspective*. Boulder: Westview Press.

- Kideckel, D. (1993) *The Solitude of Collectivism: Romanian villagers to the revolution and beyond*. New York: Cornell University Press.
- Lagneaux, S. (2010) *L'éternel provisoire. Analyse de la transformation de la gospodarie et de l'identité paysanne roumaine à Maureni en période de «transition»*, Thèse de doctorat, Université Catholique de Louvain.
- Larrere, C. et Larrere, R. (2005, 2006) Actualité de l'animal-machine. *Les Temps modernes*, 630-631, 143-163.
- Larrere, C. (2010) Des animaux-machines aux machines animales, dans J. Birnbaum (ed.), *Qui sont les animaux?*, Paris: Gallimard, 88-109.
- Laurent, P.-J. (2012) *Modernité insécurisée*. Paris: Karthala, à paraître.
- Leach, E. (1980) *L'Unité de l'homme et autres essais*. Paris: Gallimard.
- Lestel, D. (2007) *L'animalité. Essai sur le statut de l'humain*. Paris: L'Herne.
- Mauss, M. (1950) Essai sur le don. *Sociologie et anthropologie*.
- Mechin, C. (1992) *Bêtes à manger. Usages alimentaires des Français*. Nancy: Presses Universitaires de Nancy.
- Mendras, H. (1984) *La fin des paysans suivi d'une réflexion sur la fin des paysans vingt ans après*. Paris: Actes Sud.
- Micoud, A. (2003) Ces bonnes vaches aux yeux si doux. *Communications*, 74, 217-237.
- Mihăilescu, V. et Nicolau, V. (1995) Du village à la ville et retour. La maisnie mixte diffuse en Roumanie. *Bulletin of the Ethnographical Institute*.
- Mihăilescu, V. (2000a) *Peasant Strategies and Rural development in Romania*. SOCO Project Paper.
- Mihăilescu, V. (2000b) La maisnie diffuse, du communisme au capitalisme: questions et hypothèses. *Balkanologie*, IV, 2.
- Mihăilescu, V. (2011) Comment le rustique vint au village. Modernité domestique et domestication de la modernité dans les campagnes roumaines. *Terrain*, 57, 97-114.
- Ost, F. (1995) *La nature hors la loi. L'écologie à l'épreuve du droit*. Paris: La Découverte.
- Porcher, J. (2002) *Eleveurs et animaux, réinventer le lien*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Porcher, J. (2011) *Bien-être animal et travail en élevage*. Paris: INRA.
- Remy, C. (2009) *La fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux*. Paris: Economica.
- Stahl, H. H. (1969) *Les anciennes communautés villageoises roumaines – asservissement et pénétration capitaliste*, Paris/Bucarest: CNRS/Académie de la République Socialiste de Roumanie.
- Vialles, N. (1987) *Le sang et la chair. Les abattoirs des pays de l'Adour*. Paris: Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Vialles, N. (2004) La nostalgie des corps perdus, dans F. Héritier et M. Xanthakou (ed.), *Corps et affects*, Paris: Odile Jacob, 277-289.

Primit la redacție: ianuarie, 2012